

---

Daniel Vidal

## **Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs***

Paris, Honoré Champion, 2008, 228 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Daniel Vidal, « Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne],

144 | octobre-décembre 2008, document 144-61, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/20083>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/20083>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

## Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs*

Paris, Honoré Champion, 2008, 228 p.

Pagination de l'édition papier : p. 163-274

- 1 Un spectre hante le christianisme, le spectre de l'antisémitisme – et la Réforme, en toutes ses Églises, menace à chaque étape de son histoire d'y succomber. Luther avait jugé qu'à la nouvelle religion chrétienne qu'il établissait, les juifs se rallieraient en masse, certains d'y retrouver la pureté et la rigueur de la religion première. Sans doute est-ce l'échec de cette trop parfaite utopie, et la désillusion qui s'ensuivit, qui firent basculer le théologien en un antisémitisme d'extrême violence. Qu'en fut-il du « calvinisme français », le plus représentatif de cette aile de la Réforme, depuis les premiers écrits de Calvin, jusqu'aux défis politiques et culturels de nos temps modernes ? Myriam Yardeni a consacré de nombreux ouvrages et études aux réformés français, et à la question du « refuge protestant ». *Huguenots et juifs* reprend et amplifie plusieurs contributions destinées à préciser les rapports entre la France calviniste et la « question juive », en inscrivant ces relations dans les contextes religieux et politiques à chaque fois spécifiques. Un double constat s'impose. Pour l'essentiel, le modèle calvinien concernant le judaïsme – très accusateur, mais sans verser, sauf exception, dans la haine radicale des juifs – va organiser pour plusieurs siècles l'argumentaire huguenot. À chaque époque, pasteurs et théologiens protestants, en France ou en terres de Refuge, ne cessent d'osciller entre une attitude philosémite et une hostilité sans masque. Le calvinisme apparaît alors comme un vaste système de variations entre deux pôles d'une contradiction, qui ne connaîtra de résolution que par la lente maturation de l'impératif de tolérance, civile puis religieuse. Serait-ce dans ce conflit d'interprétations du judaïsme, que le calvinisme français acquerrait sa spécificité ?
- 2 À Genève « modèle et archétype d'un nouveau genre d'État », théocratie dont il faut souligner la dimension « morale » pour son rôle d'asile ouvert aux persécutés français, l'organisation sociale et culturelle n'est pas sans rappeler le fonctionnement des communautés juives. Pour l'importance accordée à l'Ancien Testament, la continuité avec les Évangiles, le recours central aux Psaumes, Calvin fut accusé d'être « judaïsant ». Le « dogme » de la prédestination impliquant que l'homme ne puisse être sauvé que par la grâce divine, il n'était pas de différence, sur ce point, entre un chrétien, un juif, ou un incroyant : même parmi les « réprouvés » peuvent se lever des élus. Les persécutions souffertes par les huguenots, victimes de la « haine à l'égard des minorités », et vécues comme « épreuve divine », pouvaient rappeler les tribulations du peuple de l'errance. À cette première mise en place de la scène culturelle, s'en superpose une autre, infiniment moins favorable à une perception positive, ou simplement neutre, des juifs. Dans sa *Synagoga iudaica*, J. Buxtorf, « l'un des antisémites les plus notoires des débuts de l'âge moderne », publie, à l'appui de ses thèses, un ouvrage de Calvin, *Ad questiones et objecta Judaei*, dialogue (fictif ?) entre l'auteur et un représentant de la communauté juive. Il va de soi que la virulence des arguments et du langage doit être mise en relation avec « l'air du temps », et s'inscrire « dans l'ambiance antisémite générale (...) des grands réformateurs » et des Pères de l'Église. En outre, souligne M. Yardeni, l'ouvrage de Calvin demeure académique, convenu, « décevant, et marginal ». L'auteur rappelle que Calvin n'avait qu'une connaissance très lacunaire du Talmud et de l'hébreu, et que son antisémitisme reposait ainsi sur des bases trop faibles pour valoir argumentaire raisonné. Mais, contre toute tendance à exonérer le théologien de Genève, une certitude demeure : une telle véhémence contre les juifs et leurs pratiques culturelles ne va pas cesser d'alimenter les écrits et polémiques ultérieurs contre les juifs. À ce titre, Calvin définit tout un versant de l'antijudaïsme des huguenots jusqu'au seuil de notre temps propre. Il est chez Calvin, cependant, un autre moment dans sa conception du judaïsme, qui tente d'équilibrer un dispositif a priori très hostile. *L'Institution de la religion chrétienne* comporte certes de « terribles récriminations contre les juifs » – entêtement satanique, volonté de domination, etc. – mais Calvin ne recourt « presque

jamais » à l'imputation de « peuple déicide ». Sans doute, dit-il, les juifs ont déchu, ayant préféré leurs « ténèbres » à la « lumière », mais il en va ainsi des chrétiens eux-mêmes, capables de semblable déchéance. Il n'est pas, en cet ouvrage fondateur, de « haine du juif », et sur plus d'un point, les critiques de Calvin visent aussi bien, par juifs interposés, les catholiques et leurs coupables idolâtries. Chez les juifs, ne cessera-t-on de répéter, il est moins de superstitions, et nulle crédulité envers reliques, culte des saints, et eucharistie. Enfin, quand les juifs continuent à lire les Écritures, conservant ainsi « quelques bribes de la vraie religion », les catholiques les considèrent « hors d'usage ». S'il était une échelle du Mal, les juifs n'occuperaient pas « le dernier rang ». Si l'on ne peut donc, en aucune façon, disculper Calvin de tout antisémitisme, du moins doit-on prendre mesure exacte des contre-feux et des limites qu'il propose lui-même à cette dérive, en fonction d'enjeux aussi bien religieux que politiques.

3 C'est de ce schéma en partie double que se réclameront les contemporains ou les immédiats continuateurs de Calvin dans leur conception des relations avec le judaïsme. « Douceur » et « rationalisme » président aux écrits du pasteur Pierre Viret (1511-1571) : il n'empêche : criminels, corrompus, meurtriers des premiers chrétiens, ainsi sont les juifs. Mais nul appel à la persécution : vis-à-vis d'eux, user de tolérance, dans l'ordre du politique, et de la coexistence sociale. Philippe Duplessis-Mornay (1549-1623), fondateur de l'Académie protestante de Saumur, « convertisseur millénariste », veut « vaincre l'opiniâtreté de ces gens par la raison », afin que puisse venir le second règne du Messie, dont les juifs ont perception erronée. À l'égard de la « race d'Abraham », faisons preuve de « fraternité ». Malgré ses positions très fermes contre l'hérésie, dont témoigne l'« affaire Servet », Théodore de Bèze (1519-1605) sera au XVI<sup>e</sup> siècle la grande figure la plus philosémite, occupant donc le versant le plus apaisé du modèle calvinien. Son argument se fonde sur les points essentiels de la doctrine du Genevois. La corruption étant inhérente à la nature humaine, ce ne sont pas les juifs en tant que juifs qui ont crucifié Jésus, mais c'est « toute l'humanité ». C'est donc « contre nous que nous nous devons détester ». Quant aux erreurs des juifs, celles des papistes les surpassent. Leur conversion ? Elle dépend de Dieu seul, et n'est pas affaire des hommes. On pressent qu'une parole nouvelle sur le peuple juif et sa religion pourrait s'énoncer. Mais les guerres de religion remettent très vite en scène les vieux stéréotypes médiévaux, auxquels Calvin lui-même avait recouru : corruption, mensonge, usure, déicide, rébellion contre l'État. Le juif, dans ce contexte de conflits religieux, occupe la place du mal, qui permet aux pamphlétaires ou prédicateurs, de faire protestation ostentatoire de loyalisme. Le pasteur Jean Claude (1619-1687) reprendra à son tour cette accusation de « rébellion ». Mais l'on peut aussi bien considérer que cette résurgence d'accusations infamantes vise, par delà les juifs, les adversaires catholiques. Le juif, joker négatif dans un jeu politico-religieux où il n'intervient que comme pièce opportunément rapportée ?

4 De l'édit de Nantes (1598) à sa révocation (1685), ce que j'ai appelé le « modèle calvinien » de la question juive n'est pour l'essentiel sollicité qu'en son versant le plus hostile. Juifs sanguinaires, clame Charles Drelincourt en ses prêches : les superstitions des catholiques ont leur origine dans la religion des juifs. Jean Daillé, Jean Mestrezat, en leurs prédications, renouvellent l'accusation de déicide, et de falsification des textes sacrés. Le Talmud ? « fables sottes et puérides ». « Ce n'est pas d'aujourd'hui, que les questions folles sont plus grand'part de la doctrine de cette misérable nation (...) tordant effrontément l'Écriture à leur fantaisie ». Le courant iréniste du calvinisme, prônant la réconciliation entre chrétiens, en exclut de fait les juifs, à l'exception remarquable d'Isaac d'Huisseau pour qui la réunification de la chrétienté ne peut se concevoir sans la réunification des peuples d'Israël. Quand Isaac de La Peyrère (1591-1676), dans son ouvrage *Du rappel des juifs* (1643) désigne, dans une perspective millénariste, le peuple juif, certes converti, mais aussitôt recouvrant son état premier de « peuple élu », son exact contemporain, Moïse Amyraut, maintient close la frontière entre judaïsme et christianisme – nous ne sommes pas « de la même argile qu'eux » – la conversion seule permettant, ici et maintenant, de la franchir. Ce qui ne lui interdit pas de proclamer son « admiration » devant cette « race, la plus noble de toutes », puisque prête à subir, pour sa religion, les pires humiliations...

- 5 Aux Provinces Unies, refuge par excellence des huguenots en fuite, que l'historien G. Gibbs appelle « l'entrepôt intellectuel » de l'Europe, trois hautes figures protestantes retiennent l'attention de M. Yardeni. Pierre Bayle, qui sera qualifié à juste titre de chantre de la tolérance, et qui déploie une intense activité en tous genres intellectuels – ouvrages, *Dictionnaire critique*, correspondance, polémiques, etc. – propose cependant une conception implacablement hostile des juifs et de leur religion. Une question se pose, que l'auteur n'étudie pas : comment Bayle peut-il à la fois dénoncer avec toute l'acuité et la perspicacité qui lui sont reconnues, toute tentation d'intolérance, et entrer dans l'histoire de l'antisémitisme huguenot comme « l'ancêtre officiel de tous les courants antijudaïques voire antisémites des Lumières », selon l'expression de l'auteur ? Voltaire en put s'en prévaloir, et d'Holbach. Non qu'il ait conçu quelque « haine raciale ». Il n'empêche : les juifs forment à ses yeux « peuple assez primitif », dépourvu de raison, dont la religion vétero-testamentaire est « quintessence de l'esprit vindicatif », de cruauté, de tromperie, foyer d'absurdes lois cérémonielles, etc. À l'exception des Sadducéens, niant vie future, prédestination, culte des anges, les Pharisiens, principal courant du judaïsme, entretiennent avec leur Dieu des rapports « mercenaires et intéressés ». Par son obscurantisme et son immoralité, le judaïsme est une religion « dégradée sur le plan moral et culturel », purement formaliste et « fanatique ». Voilà, si l'on peut dire, le « péché » capital des juifs ; Pour le philosophe de Rotterdam, seule importe, en toute religion, la dimension morale. Aussi bien, pour cette même raison, Réforme et Église romaine seront-elles à ses yeux objets de pur scandale. Mais la morale n'est jamais faite accompli : elle est un effet de l'éducation. Il n'est pas chez Bayle, en ce sens, d'« essence juive négative », de « caractère inné », contrairement à ce que les stéréotypes antisémites n'ont cessé de préjuger depuis le Moyen Âge, et que Voltaire réitérera. Bayle peut alors fonder sa critique du judaïsme, dans toute l'ambiguïté du terme, sur une conception « morale » de la religion, mais délaissant très vite la religion dès lors qu'elle est en déficit de morale, pour ne s'en tenir qu'à cette dernière.
- 6 Par ses nombreux traités, dont *L'Histoire et la Religion des Juifs* (1707), Jacques Basnage sera considéré, à l'inverse de Bayle, comme inspirateur de la tradition « pro-juive » des Lumières. Privilège accordé à la méthode historique sur la théologie, critique textuelle de la Bible, dans la mouvance du théologien catholique Richard Simon, « approche séculière » : Basnage repère les causes historiques de l'effondrement de l'indépendance juive face à la puissance de l'Empire romain. S'il espère qu'avec l'émergence de la Réforme, les persécutions contre les juifs vont s'atténuant, il inscrit l'histoire de ce peuple comme un moment de l'histoire universelle, « ni plus ni moins coupable que les autres peuples », partageant faiblesses, erreurs et défaillances. Basnage n'écarte pas les raisons « théologiques » de la déchéance des juifs (« colère divine », pour avoir « cessé de suivre le droit chemin »), mais il en appelle au premier chef à des raisons historiques, et se défend d'« avoir dessein de rendre la Nation odieuse » qui fut par Dieu sujet d'« élection ». Très éloignée de l'argumentation « antisémite » de Bayle, la position « philosémite » de Basnage se fonde cependant sur les mêmes réquisits : priorité accordée à l'analyse des « mentalités », laïcisation de l'histoire, approche critique, distanciée et hors préjugés. Les divergences entre ces deux éminents « acteurs huguenots » ne se conçoivent que dans cette commune référence aux principes explicatifs. Le cadre d'analyse de la « question juive », qui annonce sur ces points essentiels l'âge des Lumières, se met ainsi en place comme d'emblée éclaté, entré en divergence – raison même de sa fécondité.
- 7 Au cœur de la tourmente anti-protestante qui suit la révocation de l'édit de Nantes, une autre figure s'impose. Établissant un parallèle entre la situation des juifs et des protestants – exil, interdits, martyres –, Pierre Jurieu relève aussi les éléments de doctrine communs aux deux religions : contre l'idolâtrie, l'eucharistie, le culte des saints, etc. – et, dans *L'accomplissement des prophéties* (1686), inscrit les juifs au centre du « relèvement », qui vaut symbole de délivrance des huguenots. Dieu, écrit-il, les « conserve pour quelque grande œuvre ». Par leur conversion, qui entraînera « toutes les autres nations », il sera mis fin « au règne de mille ans de l'Antéchrist » – le pape en sa toute puissance actuelle –, et commencera le règne millénaire de Jésus-Christ. C'est ainsi créditer le seul peuple juif de la capacité à renverser l'ordre du monde en faisant lui-même « révolte ». « Il y a un règne de Dieu à attendre, et ce règne c'est le

règne du Messie, c'est le règne des juifs, le règne du Messie qui n'est pas encore venu, car on ne sauroit dire, à parler exactement, que Jésus-Christ ait régné jusqu'ici sur la Terre (...) Ces deux règnes, celui du Messie et celui des juifs doivent arriver à même tems ». Jurieu reprend une très ancienne tradition protestante, qui, souligne M. Yardeni, « cherche ses racines dans le judaïsme biblique et post-biblique ». Le philosémitisme de Jurieu, précise l'auteur, demeure « abstrait et théologique, voire utopique ». Mais, dans le grand concert des pasteurs ou penseurs calvinistes, le plus souvent terriblement hostiles aux juifs, Jurieu, le puritain flamboyant et austère, rivé à ses valeurs antiques, bouleverse les données de la polémique. Il n'est pas de « question juive » : mais juive est la réponse à la question religieuse.

8 Aux Pays-Bas, la conception « positive » des juifs l'emporte aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Peuple que « Dieu ne se résout pas à abandonner », au prix même de son sacrifice (David Martin, pasteur d'Utrecht), exemplaire en charité (Élie Saurin), de destinée comparable à celle des huguenots (Élie Benoist) : « visions renouvelées du judaïsme ». Le pragmatisme conduit Basnage de Beauval à prôner la tolérance civile, jalon essentiel pour une conception « laïque » des relations sociales. Toute « légende noire » est dès lors répudiée. D'autres terres de Refuge ne participeront pas d'un seul élan à ce nouvel argument. En Angleterre, le pasteur Jean-Baptiste Renoult souligne le « merveilleux rapport » entre judaïsme et protestantisme. Mais à Genève, F. Abauzit stigmatise l'« esprit de révolte » des juifs, et renouvelle un antisémitisme latent en la cité de Calvin. À Berlin, les pasteurs Jacques Lenfant et Isaac de Larrey dénoncent les atrocités dont les communautés juives furent victimes : « On leur supposait des crimes pour avoir prétexte de les dépouiller de leurs biens, et de les massacrer ». L'ensemble du Refuge hérite ainsi de la configuration mise en place dans l'œuvre de Calvin, en sa redoutable, mais incontournable, dialectique : s'il n'est pas de condamnation des « errants » et si toute violence contre eux est de plus en plus proscrite, les stéréotypes négatifs demeurent aussi vivaces que naguère. Plus tard, le pasteur Jean-Henri Formey, secrétaire de l'Académie des Sciences de Berlin, jugera sans commisération les juifs « responsables de leur histoire », tout en soulignant leur apport essentiel à la culture. À Amsterdam, Jacques Chauffepié, auteur du fameux *Dictionnaire historique et critique*, renouera avec un antisémitisme militant : les souffrances des juifs sont volonté de Dieu, leur malédiction tient à leur « crime abominable », et le thème du « rappel » ou « retour » des juifs lui est insupportable. Textes, commente M. Yardeni, « dignes des ennemis les plus acharnés de juifs ». Au Désert qui devient le seul espace où puisse se dire la parole des huguenots opprimés tout au long du XVIII<sup>e</sup>, les prédicants privilégient les références à Jérémie ou Isaac : une « solidarité » symbolique s'exprime avec le peuple de l'Exil. Antoine Court, restaurateur de l'appareil protestant clandestin, dénonçant les « péchés » des juifs, coupables d'avoir ignoré le Christ, accuse par là-même ses coreligionnaires, également infidèles, et responsables du châtement qui leur est infligé. Le peuple juif, dit-il, est peuple déicide, reprenant ainsi les stéréotypes mortifères, même s'il remarque que « nous ne sommes pas meilleurs qu'eux ». L'universalité du « péché », qui pourrait exonérer les juifs de cette accusation singulière, n'interdit pas le maintien d'un antisémitisme de principe.

9 Aux approches de la Révolution, le calvinisme français demeure partagé entre tolérance et défiance, voire hostilité, à l'égard de juifs, qui bénéficieraient dans le royaume de plus de libertés que les gens de Réforme. Le pasteur Jean-Paul Rabaut Saint-Etienne (1743-1793) fait le constat de cette relative faveur accordée au peuple juif, mais, soutenant avec d'autres députés protestants à l'Assemblée Nationale, les pétitions des juifs pour l'obtention pleine et entière de leurs droits, inscrit ainsi la liberté de conscience dans le vaste mouvement de reconnaissance du droit à l'altérité. Le temps serait-il venu pour le calvinisme français de rompre avec le « modèle genevois » – oscillation permanente entre antijudaïsme et philosémitisme, qui court tout au long d'une histoire de fureurs et de bruits ? Non, à coup sûr. L'affaire Dreyfus est un révélateur impitoyable de la permanence de ce déchirement au cœur du calvinisme : si de nombreux protestants furent à l'évidence « dreyfusards », M. Yardeni nous rappelle cependant que l'institution en tant que telle s'opposa à la révision du procès. Le XX<sup>e</sup> siècle n'apporte pas de réponse ultime à la question d'un calvinisme en proie à sa propre tourmente. Résistants, Justes – ainsi se conduisirent, pour les plus engagés de leurs membres, les communautés protestantes. Mais le maintien, sur la longue durée, pour des raisons d'histoire ou de passion,

de stéréotypes négatifs, « a contribué à l'incrustation et à la survie » de ces éléments, toujours susceptibles d'être réactivés dans le grand remuement de l'Histoire. L'ouvrage de M. Yardeni, par la précision sans complaisance de ses analyses, laisse entendre que si le calvinisme français n'a pas « enrichi » le vaste « réservoir » des thèmes antisémites, du moins ne l'a-t-il pas, tant s'en faut, radicalement asséché.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Daniel Vidal, « Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-61, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/20083>

#### Référence papier

Daniel Vidal, « Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs* », *Archives de sciences sociales des religions*, 144 | 2008, 163-274.

---

---

### ***Droits d'auteur***

© Archives de sciences sociales des religions

---